

Emilie de la Nouvelle Lune, Lucy Maud Montgomery. Traduit de l'anglais par Paule Daveluy. Editions Tisseyre, Collection des Deux Solitudes, jeunesse, 1983. 318 pp. broché. ISBN 2-89051-090-5.

Emilie de la Nouvelle Lune est le dernier ouvrage à être publié dans la Collection des Deux Solitudes Jeunesse, ce que nous regrettons vivement puisque le but de cette collection était de faire connaître en français, grâce à un programme d'aide à la traduction du Conseil des Arts, les oeuvres marquantes d'auteurs canadiens-anglais. La directrice de cette collection, Paule Daveluy, est non seulement une traductrice émérite, mais aussi un écrivain dont les romans pour adolescents ont été plusieurs fois primés.

Comme la plupart des romans de Lucy Maud Montgomery, celui dont nous traitons, écrit en 1923, a pour cadre l'île-du-Prince-Edouard. A première vue il s'agit d'un thème classique par excellence: l'intégration progressive au domaine de la Nouvelle Lune d'Emily Starr, petite orpheline de douze ans. C'est dans la famille de sa mère, les "Murray," famille rurale fortement attachée à ses traditions, qu'Emilie, enfant sensible, vive et résolue développera son talent littéraire naissant. Comme on pouvait s'y attendre, la famille méprisait le père d'Emilie "poète raté," et l'enfant se heurtera à l'étroitesse d'esprit de son environnement tout en s'attachant au cadre et aux individus qui le meublent.

On a souvent parlé de ce texte en insistant sur son côté romantique, sur l'imagination poétique, la fantaisie qui en émane et il en devient alors d'autant plus intéressant d'explorer un aspect totalement différent. Il nous paraît en effet que sous le couvert de la série d'anecdotes qui marquent les étapes successives du processus d'intégration de l'héroïne, on découvre toute une infrastructure de leitmotive obsédants: violence, gouffre, angoisse du péché et de la mort, isolement.

Le texte s'ouvre sur la mort du père, et le fait d'avoir une héroïne orpheline n'a rien de surprenant; une grande partie des héros de la littérature enfantine sont des orphelins et c'est souvent l'étape initiatique qui embraye le texte. Mais dans le récit qui nous intéresse on va plus loin. Le parcours romanesque d'Emilie est littéralement jonché d'actes de violence souvent accompagnés de l'image du gouffre, du puits, de l'angoisse. A la Nouvelle Lune la présence constante du puits est symbolisée par Jimmy. Ce dernier, dans son enfance, pour éviter les coups de sa soeur, l'autoritaire Elizabeth, avait plongé tête la première dans le puits. Il est devenu simple d'esprit à la suite de cette chute, et il est poète, comme si la poésie était le moyen de se soustraire à cette violence. Il est la bienveillance même, cultivant son jardin quasi mythique et faisant la joie d'Emilie; bref, un nouveau père tout aussi raté que l'ancien aux yeux de la

famille. La puits resurgit au chapitre 15 où on nous conte l'histoire de deux frères qui se sont querellés alors qu'ils construisaient un puits très profond; résultat, l'un a tué l'autre à coups de marteau et le meurtrier a fini par mourir en prison. C'est bien sûr dans ce même puits qu'on découvrira le cadavre de la mère d'Ilse qui avait disparu et que l'on accusait d'adultère. Se greffant sur l'image du puits, celle du gouffre renforce l'obsession, tel au chapitre 26 où Emilie a failli mourir en tombant de la falaise après avoir entendu raconter l'histoire de la mère d'Ilse.

Ce n'est pas la seule fois où Emilie frôlera la mort, puisqu'elle couvrera une rougeole compliquée par des hallucinations et on craindra pour sa vie, tout comme on avait craint pour la vie de son ami Teddy sauvé par le docteur. La menace de mort règne aussi indirectement sur l'autre ami, Perry, qui est prêt à aller se noyer s'il arrivait malheur à Emilie: "Vous devez la guérir, dit-il. S'il lui arrive malheur, vrai comme je vous l'dis, j'irai me noyer dans l'étang."

L'image de la noyade avait déjà été mise en lumière par le chaton qu'on essaye de noyer et qu'Emilie défend âprement. Les animaux, comme on le voit, ne sont guère épargnés et même Michou, le chat d'Emilie, meurt empoisonné. L'empoisonnement est une des images de la violence qui revient à propos d'Emilie quand elle mange la pomme "défendue" chez le Grand Fendant et ce dernier lui fait croire qu'elle va mourir empoisonnée; ce simulacre de mort donne lieu d'ailleurs au testament d'Emilie: "J'ai un peu mal au coeur. La fin approche sans doute. Au revoir. Souviens-toi de celle qui est morte si jeune. Ta dévouée, Emilie. Quand elle s'aperçoit que c'était une plaisanterie, Emilie, indignée, s'adonne à un fantasme pour le moins symbolique du réseau de violence dans le texte:

La cruauté diabolique dont il (le Grand Fendant) avait fait preuve à son égard l'indignait tellement qu'elle ne retrouva le sommeil qu'après avoir imaginé sa propre mort par le poison, le procès pour meurtre du Grand Fendant, sa condamnation et sa pendaison. Elle y assistait à l'avant-scène, bien que déjà morte. (p. 144)

Il faut noter que non seulement Emilie est confrontée à la violence, mais que ses amis sont également marqués. Ilse, par son caractère irascible, son manque de foi, ce qui dans le contexte du roman représente une tare et surtout par le soi-disant péché de sa mère qui retombe sur elle et la prive de l'affection de son père. Perry a perdu son père et est marqué par son origine sociale, ce qui se traduit au niveau du texte par son discours patoisant; lui aussi est irascible et cherche toujours la bagarre. Quant à Teddy, il est marqué non seulement par sa maladie, sa sensibilité d'artiste, mais l'auteur le pourvoit d'une mère quasi démoniaque par sa jalousie excessive, puisqu'elle va jusqu'à empoisonner le chat d'Emilie. Comme si cela n'était pas assez, la mère est elle-même mutilée, ne sort jamais à cause d'une balafre qui la défigure.

Si on regarde du côté des protecteurs d'Emilie, de ceux qui encourageront sa vocation d'écrivain et qui sont, soit dit en passant, tous du sexe masculin,

on s'aperçoit qu'ils se distinguent par leur originalité ce qui, dans la société de Blaird Water est évidemment transformé en marginalité. Jimmy est un poète demeuré, le père O'Cassy est incompréhensible pour maints paroissiens, Dean Priest est bossu, le maître d'école est un poète raté, alcoolique de surcroît. Face à ces êtres isolés se dresse l'armée implacable des tantes bien pensantes qui représentent la respectabilité et qui assurent la stabilité dont Emilie a besoin bien qu'elle se heurte à la rigidité du milieu.

Ce sont les personnes dites respectables qui font violence à Emilie dans ce qu'elle a de plus sacré: son écriture. Elle doit brûler son cahier après la mort de son père pour éviter qu'on le lise, la maîtresse d'école ridiculise ses poèmes en face de toute la classe et la tante Elizabeth commet un véritable acte de viol en lisant ses lettres. Et pourtant, tout est loin d'être négatif dans la vision qu'Emilie a de sa tante Elizabeth et de Blaird Water en général. L'ambiguïté du texte réside dans le fait que l'auteur, à travers Emilie, tente de concilier les inconciliables: liberté et sécurité, création et statu quo, exploration et stagnation. Lucy Maud Montgomery disait de son roman qu'il lui était très proche:

"Emily" will be, in a sense, more autobiographical than any of my other books. People were never right in saying I was "Anne" but, in some respects, they will be right if they write me down as Emily. (Lettre à Ephraim Weber, 19 Octobre 1921)

S'il en est ainsi, la découverte des obsessions véhiculées par ce texte en dit long sur les angoisses de l'auteur. Il faut noter que sur les images de violence et de mort, se greffent à la fois la conscience du péché et une véritable quête du salut, la recherche du rachat, de l'acceptation par l'entourage.

Dans le texte, quand Emilie devient dépositaire du secret concernant la mère d'Ilse, le péché de cette dernière lui est absolument insupportable; il faut qu'elle s'en débarrasse, qu'elle rétablisse l'ordre, qu'elle restaure la respectabilité de cette femme adultère. Et pourtant, si l'on examine le récit de près, il est fort équivoque. La mère d'Ilse, qu'on soupçonnait d'être partie sur le bateau de son cousin qu'elle aimait et d'avoir abandonné son bébé douze ans plus tôt (coïncidence, Emilie a douze ans), est retrouvée morte dans un puits et ce, grâce à la vision d'Emilie. Tout le monde s'en réjouit car il vaut mieux, selon la morale de Blaird Water, avoir trouvé la mort accidentellement que d'avoir fauté. Et pourtant, là le texte s'égare. Emilie, dans sa vision, dépeint le mère d'Ilse descendant du bateau en chantant, ce qui n'est guère logique si elle quitte celui qu'elle aime pour retourner à son foyer, s'il s'agit d'un dur sacrifice. N'est-il pas concevable au contraire que le puits, le gouffre, la mort, représentent la seule façon de concilier les inconciliables, que l'auteur et Emilie à travers elle, maquille en accident ce qui est suicide. La mère d'Ilse accède ainsi au rachat; le pardon lui est accordé par une société qu'elle ne menace plus, dont elle ne renverse pas les tabous. Ceci remet tout en ordre, redonne la paix à Emilie, l'affection d'un père à Ilse et le lecteur est satisfait. Pourtant, si le cousin aimé par la mère d'Ilse représentait seulement la souillure, le péché, pourquoi avoir

donné à son bateau le nom de “La dame des vents,” ce nom chéri entre tous par Emilie, qui représente la beauté, la liberté et la nature dont Emilie est à l’écoute et qui la fascine.

Si l’histoire de la mère d’Ilse a une telle importance dans le roman, si elle couvre directement et indirectement plusieurs chapitres, n’est-ce pas parce qu’elle canalise les passions et les frustrations de l’auteur, l’appel de la fantaisie, de la création et la conscience du devoir, l’appartenance à un milieu, à une classe et les compromis qui en résultent. Si Emilie, et Lucy Maud Montgomery à travers elle, fait le serment de gravir le chemin “Alpestre” de la renommée, n’est-ce pas pour échapper à la tentation du gouffre, pour échapper aux compromis? Dans *Emilie de la Nouvelle Lune* l’écriture, surtout l’écriture libre du journal, semble le seul véritable exutoire, mais pour pouvoir montrer ce journal, le faire lire, il faudra attendre, attendre le moment où Emilie n’aura plus besoin de se soumettre aux servitudes de Blaird Water. Faisant suite au journal secret qu’elle tenait pour son père, Emilie, à la fin du roman, en commence un nouveau mais qui celui-là est destiné à la publication quand elle ne sera plus: “Je vais écrire mon journal, afin qu’on le publie quand je serai morte.” (p. 318) Le texte se clôt sur ce mot de “mort” et Lucy Maud Montgomery, qui aurait voulu écrire des textes pour adulte, qui pensait peut-être comme on l’a pensé longtemps que la littérature pour la jeunesse est de la petite littérature à côté de l’autre, la vraie, la seule, celle pour adultes, Lucy Maud Montgomery nous livre un texte d’une richesse, d’une complexité telle, un texte où fantasmes morbides, description poétiques et innocence enchanteresse se chevauchent et s’enchevêtrent inextricablement, un texte où enfants et adultes peuvent trouver leur compte.

Danielle Thaler enseigne la littérature française à l’Université de Victoria, Colombie-Britannique. Elle a traduit en français plusieurs livres pour la jeunesse.

Responses and notes

International Year of the Youth Committee of the Ontario Government awarded 500 **Ontario Youth Award** Government Medals to celebrate the achievements of young people between the ages of 16 and 24. Gordon Korman received one of these awards.

The **IODE Book Award** for 1984 is awarded for the best children’s book published by a Toronto area author or illustator. Ian Wallace wins this \$1,000 award for *Chin Chiang and the dragon’s dance*.

Jean Little has been awarded the **Canadian Library Association Book of the Year Award** for *Mama’s going to buy you a mockingbird*. The award will be presented in Calgary on June 16, 1985.